

bien voulu assister à nos séances et nous y donner de belle et bonne musique.

J. C. CHAPUIS.

Les bienfaits de l'Agriculture.

(Discours prononcé par le Rév. Père Herbretau devant le premier congrès des cercles agricoles.)

"Non oderis opera laboriosa, et rusticationem creatam ab illisimo"

(EccL., VII, 16.)

MONSIEUR, MESDAMES, MESSIEURS,

Qu'un prêtre, un religieux, un professeur de dogme et de métaphysique prenne la parole dans un Congrès des Cercles Agricoles, pour parler d'agriculture, c'est au premier abord une chose assez étrange. N'avons-nous point ici des spécialistes aussi exercés dans l'art de bien dire que compétents dans les questions d'agronomie? Ne voyons-nous point parmi nous, présidant cette assemblée, et sachant parler de tout avec un charme toujours plus apprécié, le Chrysostôme de nos évêques du Canada?

Mon excuse, Messieurs, est que je ne suis à cette tribune que pour faire désirer davantage ceux qui parleront après moi, et ménager un intérêt qui doit aller en grandissant. Une autre excuse, si j'en dois donner encore, c'est que je n'ai point choisi moi-même l'honneur de porter la parole en cette assemblée: l'amitié de M. Barnard me l'a imposé. Puisse-t-il n'avoir point à s'en repentir.

Ensuite, Messieurs, j'ai fait réflexion qu'un prêtre peut, aussi bien qu'un autre, avoir son mot à dire dans les questions d'agriculture. N'est-ce point le prêtre qui bénit les semences et les prémices des moissons? N'est-ce pas lui qui consacre le pain et le vin, faisant germer sur l'autel le froment des élus dont vivent les âmes? Prêtres, nous sommes vêtus de lin, nous brûlons sur l'autel la cire des abeilles, nous employons les fleurs des champs à parer le tabernacle, nous versons l'huile sur les membres des infirmes, et nous portons le nom de pasteurs. Volontiers, dans l'ordre surnaturel, nous disons avec Notre-Seigneur parlant de la moisson des âmes: "*Mon Père est agriculteur: Pater meus agricola est.*" (Jean 15, 1.) Bien plus, dans l'ordre naturel, beaucoup de prêtres, se souvenant de leur jeunesse passée à la campagne comme celle de Moïse ou de David dans la garde des troupeaux, peuvent dire avec une belle fierté: "*Je suis fils de labourer; Pater meus agricola est.*" Ce sont les familles des laboureurs qui, par une disposition providentielle que le concile de Trente lui-même a notée, fournissent au clergé ses meilleures recrues. Le prêtre a donc aussi son mot à dire dans les questions d'agriculture.

De même comme religieux, Messieurs, je me trouve assez dans mon rôle en parlant au milieu d'un congrès des cercles agricoles. Je ne songe jamais sans fierté, (un écrivain mal inspiré nous a reproché de le dire avec jactance), que les jésuites furent un peu les colonisateurs du Canada. "Partout, dit M. Lefebvre de Bellefeuille, le prêtre a suivi de près le premier colon, et quelquefois l'a devancé..... Le prêtre pénètre toute la société canadienne, toute l'histoire du Canada; ses œuvres se retrouvent partout, et avec lui on voit l'église catholique qui, après avoir fondé notre peuple, le conserve encore et le protège dans les luttes qu'il soutient." (Revue Canadienne, t. VI, p. 717).

A côté des forts qui garantissaient la sécurité des colons et de leurs premières moissons sur le sol canadien, les mission-

naires s'efforçaient de fixer aux travaux de l'agriculture et les tribus vagabondes des sauvages et les rares familles des immigrants français. Le père Butoux, arrivé aux Trois-Rivières dans les derniers jours de juillet 1635, n'eut rien de plus pressé, après avoir fondé l'église de la Conception à côté de sa hutte de pieux et de branchages, que d'appliquer ses nouveaux paroissiens à la culture de la terre. Il écrivait peu de temps après son arrivée: "Si Capitanal vivait encore, (Capitanal était un chef sauvage, ami des français), il favoriserait sans doute ce que nous allons entreprendre ce printemps pour pouvoir rendre les sauvages sédentaires petit à petit. Comme ces pauvres barbares sont dès longtemps accoutumés à être fainéants, il est difficile qu'ils s'arrêtent à cultiver la terre, s'ils ne sont secourus. Nous avons donc dessein de voir si quelque famille veut quitter ses courses; s'il s'en trouve quelque une, nous emploierons au renouveau trois hommes à planter du blé d'inde proche de la nouvelle habitation des Trois-Rivières, où ce peuple se plaît grandement..... Quant aux hommes que nous désirons employer pour leur assistance, M. de Champlain nous a promis qu'il nous en accommodera de ceux qui sont en l'habitation des Trois-Rivières..... Nous satisferons pour les gages et pour la nourriture de ces ouvriers à proportion du temps que nous les occuperons à défricher et cultiver avec les sauvages. Si je pouvais en entretenir une douzaine, ce serait le vrai moyen de gagner les sauvages." (Relations de 1635, p. 20.)

Ce que les jésuites firent aux Trois-Rivières, eux-mêmes ou d'autres missionnaires non moins méritants le firent à Québec, à Tadoussac, à Montréal, au Sault-Sainte-Marie, tout le long du Saint-Laurent et tout le long du Mississipi jusqu'à la Nouvelle-Orléans. Il existe au Cap-de-la-Madeleine, tout près d'ici, un vieux monument restauré pour le service de la Poste: ce vieux monument, le peuple l'appelle encore le *Moulin-aux-Pères*. Les jésuites furent, je crois, les premiers meuniers des Trois-Rivières et du Cap.

Mais ce n'est pas au Canada seulement que les prêtres et les religieux ont été les fondateurs de l'agriculture: l'histoire nous apprend que les moines ont aussi défriché le vieux continent de l'Europe. "Les trois huitièmes des villes et bourgs de France, a écrit M. de Montalembert, doivent leur existence aux moines." (Moines d'Occident: Préface). Il en est de même, à peu de différence près, en Angleterre, en Irlande, en Italie, en Allemagne et en Suisse. Les moines, toujours fuyant les centres habités, toujours recrutant des vocations sans nombre, allèrent de forêt en forêt, de désert en désert, et firent partout fleurir la solitude. Du Ve au XVe siècle telle fut la mission providentielle des innombrables disciples de Saint Benoît et de Saint Colomban. Quand ils avaient défriché et assaini, les populations venaient se grouper autour des monastères, et ce furent les commencements d'un grand nombre de villes aujourd'hui illustres: elles ne se doutent guère qu'elles eurent leur berceau dans les monastères.

Saint Benoît avait jeté dans le désert de Subiaco, en Italie, les fondements du célèbre monastère du Mont-Cassin. C'était au Ve siècle. Des Goths, des Hérules, après avoir vécu de pillage se sentaient pris de repentir, et allaient chercher l'expiation dans la solitude. Benoît les recevait, les revêtait d'un froc, attachait à leur ceinture une serpe qu'ils ne devaient quitter ni jour ni nuit, leur mettait à la main la bêche ou la cognée, et les envoyait exercer leur robuste énergie à extirper les broussailles ou à désfoncer le sol. Un jour un Goth, malhabile à son métier, laisse tomber sa cognée au fond du lac formé par l'Anio au pied de la montagne. Benoît était là; Benoît fait un miracle, et la cognée revient du fond du lac se remettre aux mains de l'ouvrier. "Prends ton fer, dit Benoît au bucceron barbare, prends, travaille et console-toi."

"Paroles symboliques, s'écrie de Montalembert, où l'on aime à voir comme un abrégé des préceptes et des exemples